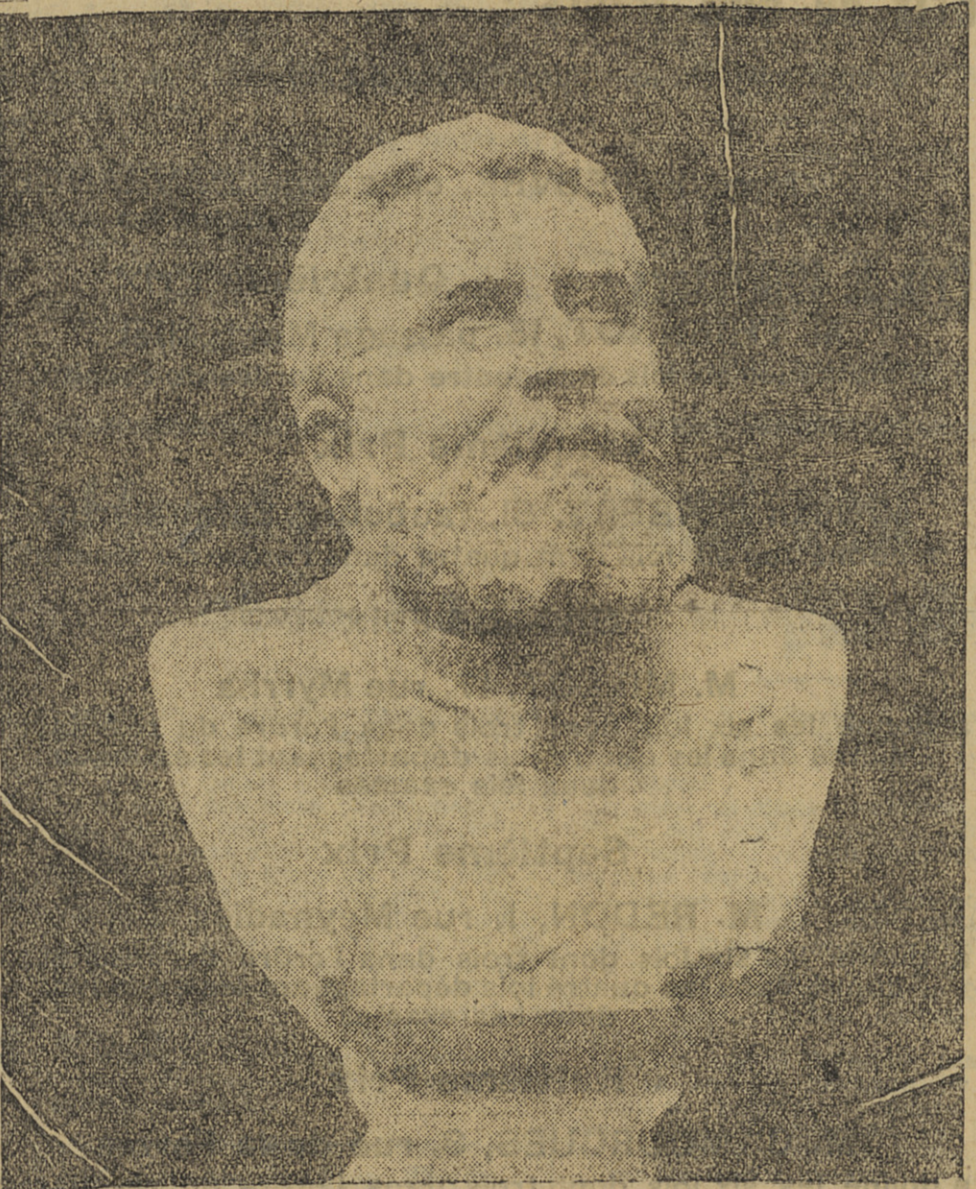


LA VOIX QUI S'EST TUE

Discours à la Jeunesse

...Mais d'abord,



Comme il était grand!

Quoi donc ? La paix nous fuira-t-elle toujours ? Et la clameur des hommes, toujours forcés et toujours émus, toujours-là à monter vers les étoiles d'or, des capitales modernes incendiées par les obus, comme de l'antique palais de Priam incendié par les torches ? Non ! non ! et malgré les conseils de prudence que nous donnent ces grandes déceptions, j'ose dire, avec dix millions d'hommes, que maintenant la grande paix humaine est possible, et si nous le voulons, elle est proche. Des forces neuves y travaillent : la démocratie, la science méthodique, l'universel prolétariat solidaire. La guerre devient plus difficile parce qu'avec les gouvernements libres des démocraties modernes, elle devient à la fois le péril de tous par le suffrage universel, le crime de tous par le suffrage universel. La guerre devient plus difficile parce que la science enveloppe tous les peuples dans un réseau multiplié, dans un tissu plus serré tous les jours de relations, d'échanges, de conventions, et si le premier effet des découvertes qui abolissent les distances est parfois d'aggraver les froissements, elles créent à la longue une solidarité, une familiarité humaine qui font de la guerre un attentat monstrueux et une sorte de suicide collectif.

UNE CONSCIENCE à l'Europe

— « Il manqué une conscience à l'Europe », disait un jour Jaurès au moment des négociations de Bucarest, après la guerre balkanique. Et la voix à jamais éteinte et que, jamais, aucune autre, si éloquent fût-elle, ne remplacera, s'efforçait de faire entendre raison aux forcés qui, déjà, chez nous et ailleurs, se répandaient en rumeurs guerrières.

A cause de cela, l'atmosphère qu'on respire en Europe est viciée. On n'a pas entendu la parole claire, tranchante, décisive qui rappellerait au monde la beauté de l'idéal des démocraties d'autrefois. Ah ! si Jaurès avait vécu !... Si la halle d'un feu n'avait pas fait se clore à jamais ces yeux ouverts sur tant de belles choses, brisé ce cerveau prodigieux, comme notre politique aurait été différente et quel rôle plus glorieux encore la France aurait joué !

Des noms sonnent en nous comme des fanfares : Danton, Robespierre, — ceux-là savaient dire avec des mots qui grisaient pourquoi la République savait vaincre ou mourir, et ceux-là surent vaincre, d'ailleurs, aussi bien qu'ils surent mourir.

Au lieu du clair génie qu'il fallait à la France, nous n'avons eu que de petits esprits, parfois bien inspirés, mais toujours égarés, emprisonnés dans les multiples barrières de la politique de groupes, de sous-groupes et de personnes. Ce ne fut pas même la dictature, ce fut une caricature de dictature, sans excuse parce que sans grandeur. Des efforts se contrecarrant, des fonctionnaires irresponsables prenant tout à coup une importance et une autorité démesurées et faisant la loi à coups de caprices, les discours officiels des hommes les plus éminents se contredisant, montrant au monde que la France n'avait pas discipliné sa pensée, et jetant le trouble dans le cœur de nos amis les plus sûrs, parce qu'ils ne reconnaissaient plus en nous les petits-fils des grands Conventionnels, — c'est l'histoire de ces vingt-neuf mois où l'Europe entière...

LEURS SILHOUETTES



LES TEXTES VOTÉS par le Congrès

Nous comptons publier ici, en même temps qu'une analyse détaillée des travaux du Congrès, les impressions des militants des diverses tendances. Malheureusement, une fois encore, la Censure a l'ordre de ne laisser sonner qu'une cloche ; une fois de plus, nous nous refusons à nous prêter à ce que nos lecteurs ne puissent entendre qu'un son. Plutôt que de donner des textes mutilés, nous préférons nous en rapporter aux résolutions essentielles votées par le Congrès. Nous indiquerons pour chacune le nombre exact de voix qui se grouperont, soit pour, soit contre ; ainsi nos lecteurs, ceux du parti socialiste comme les autres, trouveront dans cette page une documentation précise dont ils pourront tirer les déductions qui leur paraîtront convenables, et nous n'avons pas encouragé la manie de nos censeurs officiels et officieux qui s'imaginent, en éteignant les lanternes, faire que le public admette bêtement les vessies.

La Politique Générale

Texte de la majorité : Le Congrès affirme la continuité de la politique du Parti, qui est dictée par le double devoir de participer de toutes ses forces à la Défense nationale, et de ne jamais oublier que les armes doivent être déposées quand l'Allemagne aura publiquement prouvé qu'elle est prête à une paix basée sur la reconnaissance du droit, ainsi que le demande la résolution du Congrès, en réponse aux notes du président Wilson et de la Suisse. Il déclare que le groupe parlementaire en votant les crédits pour la Défense nationale, en prenant position sur les problèmes du haut commandement, a rempli exactement les décisions antérieures du Parti. Il lui fait confiance pour qu'aucun acte ne soit accompli par lui qui aurait pour conséquence de l'écartier de l'action communale pour la défense du pays. Constatant, d'autre part, que les réponses allemande et autrichienne à Mr. Wilson ne laissent pas de doute sur le lecture des of-

La Participation Ministérielle

Texte de la majorité : Conformément aux résolutions internationales qui prévoient et limitent expressément à des circonstances exceptionnelles les conditions d'une participation ministérielle, confirmant les résolutions antérieures du Parti socialiste sur la question, depuis la guerre, résolutions qui affirment pour cette participation le caractère momentané et dépendant de la nécessité de Défense nationale. Le Congrès autorise la continuation de la présence du camarade Albert Thomas dans le gouvernement de la Défense nationale sous la responsabilité de la C. A. P. et du groupe socialiste au Parlement et compte sur lui pour réclamer et prendre dans le Comité de guerre toutes mesures destinées à assurer victorieusement la défense nationale et à obtenir la fin rapide de la guerre par une paix qui doit être le triomphe du droit.

LE CONGRÈS A DÉMONTRÉ...



...que les plus habiles cuisiniers ne réussissent pas toujours leurs sauces.

Le discours à la Jeunesse fut prononcé au lycée d'Albi en 1903.

Les Rapports Internationaux

Texte de la majorité

En maintenant ses résolutions antérieures sur les rapports internationaux, qui impliquent les rapports internationaux, qui impliquent les rapports internationaux...

Texte de la minorité

Le Congrès se déclare favorable à la reprise totale des rapports internationaux et demande la réunion immédiate du Bureau socialiste international.

Les voix se sont ainsi réparties :

Pour le texte de la majorité, 1.537 ; contre, 1.407 ; absents, 17.

Sur le fond : pour, 1.595 ; contre, 211 ; abstentions, 1.128.

Comme on le voit, dans ce scrutin, la majorité fut réduite à 113 voix.

NOUS AVONS FAILLI VOIR..



...que les plus pacifiques moutons ont tout de même des dents.

La Préparation de la Paix

TEXTE TRANSACTIONNEL VOTE A LA PRESQUE UNANIMITÉ (PAR 2.938 VOIX CONTRE 109)

Le parti socialiste (section française de l'Internationale ouvrière) rappelle à nouveau la conception socialiste de la paix...

Les socialistes d'Angleterre, de Belgique, de France et de Russie ne poursuivent pas l'écrasement politique et économique de l'Allemagne...

Par leur réponse, les gouvernements alliés ont à donner une preuve éclatante qu'ils ont voulu éviter la catastrophe en 1914...

Les principes posés comme le point de départ nécessaire de toute sérieuse ouverture de paix, le parti socialiste constate que la note des puissances centrales ne constitue pas une proposition de paix véritable...

Quelles soient ou non formulées, le parti socialiste estime que les gouvernements alliés ont à mener vigoureusement leur effort de guerre pour la Défense Nationale...

Les gouvernements alliés, en ce qui concerne leurs propres conditions de paix, doivent réaliser une unité de conception qui n'est pas moins indispensable que l'unité d'action militaire.

réponse aux notes qui viennent de leur être adressées par les deux Républiques des Etats-Unis et de la Suisse.

Le président Wilson demande à tous les belligérants de faire connaître à leurs vues respectives quant aux conditions auxquelles la guerre pourrait être terminée...

La gloire cruelle des combats ne réclame pas de sacrifices, ni de deuils nouveaux, s'ils peuvent être évités.

Ce serait s'acquiescer à la reconnaissance du traité de paix que de le proclamer.

Comment, du reste, ne pas juger que la victoire, si elle n'est pas encore acquise sur tous les points par les armes...

Non mon maître, dit Candide, vous avez encore raison. Mes objections sont toujours vaines, vous finissez toujours par me convaincre ; et ce qui me paraissait tout à l'heure déplorable, me semble maintenant parfait.

Nous disions en décembre 1915 : « Réduire le militarisme prussien à accepter les procédures du droit, c'est l'obliger à se détruire lui-même en résistant sa raison d'être »...

Avec l'institution de l'arbitrage obligatoire qui en sera la règle ; Avec la limitation des armements qui en sera la conséquence ;

Le parti socialiste ne oublie pas que le régime capitaliste de concurrence économique, de colonisation et d'impérialisme, générateur de conflits, peut rendre la paix toujours précaire...

A cause de cela, il pense que les problèmes des grandes voies de communication maritime doivent être résolus par l'internationalisation qui établira pour tous, sous la garantie collective de la Société des Nations...

Mais la Société des Nations, Avec le respect des traités internationaux qui en sera le principe ; Avec la suppression des diplomaties secrètes qui en sera la condition ;

Le Délégué de Carcassonne

A la tribune, Gaston Lévy, délégué permanent de la S.F.I.O., s'efforce de répondre aux accusations nombreuses formulées contre lui par les minoritaires.

« ... Et je suis sûr, conclut-il triomphalement, que nul ne pourra formuler de récriminations à ce que je viens de dire... »

« C'est Carcassonne qui parle ! C'est ainsi que le Congrès fit connaissance avec le citoyen Isidore Coulama, qui représentait, comme il l'avait dit, le pays des vins et des peaux, qui passent pour n'être pas de lapins. »

Aux heures graves, quand les présidents, à tour de rôle,urent abandonner leur poste, ne gardant en souvenir d'une éphémère gloire qu'une laryngite « carabinée », quand « ceux de la S.F.I.O. », métamorphosés en zévlous, poussaient chacun leur cri de guerre et menaçaient d'en venir aux mains...

Grand Concours des Lois Sociales

- Prix de 1.000 francs : Mme C. MARGUERITE, 186, Rue de la Convention
Prix de 500 francs : M. Jacques LAIGNEL, 39, rue Lamarck
Prix de 100 francs : M. THIENNOT, 15, passage Montgallet
Prix de 50 francs : M. Edmond COURTEILLES, 38, rue de Bruxelles

ET CANDIDE Fut encore convaincu...

Où Pangloss, après avoir trouvé que l'entrée de deux socialistes dans les conseils de la République serait une heureuse mesure, démontre que leur départ était un heureux événement.

Mon maître, dit Candide en tenant la gazette, nos amis Raide et Sancheusse vont être admis à siéger dans les conseils de la République.

Je le sais déjà, répondit Pangloss ; et c'est pour moi l'occasion de répéter que tout est vraiment pour le mieux dans le meilleur des gouvernements.

Cependant, repiqua Candide, ne m'avez-vous pas dit autrefois qu'il était excellent de voir nos amis socialistes s'abstenir de participer au pouvoir ?

Ils se corrompraient trop rapidement, prétendez-vous, au commerce des hommes de la bourgeoisie. Plus tard, aviez-vous ajouté, toute la puissance leur sera nécessaire ; mais la faible partie du pouvoir qu'on leur offre maintenant ne pourrait qu'être nuisible à l'intérêt de notre Parti.

Je ne puis rien redire à cela, Candide. Mais vous raisonnez mal à propos ;

une partie du réel vous échappe toujours. Je vous l'ai déjà dit cent fois : il n'y a pas de cause sans effet, il n'y a pas d'effet sans cause.

Si je félicite nos amis Raide et Sancheusse d'entrer aujourd'hui dans le sein du gouvernement, c'est que le salut de la patrie et des travailleurs exige d'eux ce sacrifice. La guerre n'est pas la paix, Candide ; de nouvelles circonstances nous sont imposées...

C'est là, dit Martin, un singulier raisonnement. Car si vous autorisez vos amis à conduire la guerre pour le plus grand bien de la patrie et des travailleurs, pourquoi les empêchez-vous, durant la paix, de mener à bien les affaires de ces mêmes travailleurs et de les préserver (si cela semble possible) des combats et de leurs fléaux ?

Mais Pangloss ne répondit pas, ayant pris pour coutume, depuis quelques années, de répondre le moins possible à Martin qui le contredisait toujours.

Il se tourna donc vers Candide : Nos amis Raide et Sancheusse, poursuivit-il, me semblent, d'ailleurs, particulièrement aptes à diriger congrûment les choses de l'Etat.

Vous n'ignorez pas que Sancheusse écrit, voilà plusieurs mois, un opuscule par lequel il engageait ses concitoyens à fabriquer, sur le champ, la paix ou un monarque ; il est juste que notre ami soit employé à diriger la République, durant la guerre. C'est, vous le savez,

un esprit délicat ; il a de l'ordre et saura s'entourer d'auxiliaires diligents. Ainsi, la gloire qu'il ne pourra manquer d'acquiescer auprès des autres surintendants rejailira, sans doute, sur notre Parti tout entier.

Quant à Raide, vous savez qu'il a de l'expérience. Il est facilement de méchante humeur et voudra secouer la paresse des indolents. Il a, de plus, une barbe respectable ; ce qui fut, de tout temps, le privilège de la sagesse et de la vertu.

Non mon maître, dit Candide, vous avez encore raison. Mes objections sont toujours vaines, vous finissez toujours par me convaincre ; et ce qui me paraissait tout à l'heure déplorable, me semble maintenant parfait.

Quelques mois plus tard, Candide entendit maint propos sur les surintendants Sancheusse et Raide.

A les en croire, Sancheusse, chargé du fonctionnement des fourgons de la République, les avait mis en fâcheux état. Il avait, de plus, avis de s'occuper du trafic de la bouillie, quoi qu'il eût été chargé de vaquer à ce soin. On constata aussi, sous le manteau, que son secrétaire, habile gobelet, prêtait les belles-lettres et le théâtre aux affaires de son pays.

En même temps, on racontait que Raide, qui avait mission d'apporter ses

avis dans les conseils, ne soufflait mot pour approuver toutes les décisions. Candide en fut attristé et il alla trouver Pangloss.

Mon maître, dit-il, après avoir coté par le menu les fâcheuses nouvelles dont il avait eu vent, je ne comprends plus du tout.

Vous m'avez donné beaucoup d'espoir ; nos amis devaient, par leurs mérites et leur dévouement à la chose publique, faire apprécier justement le Parti socialiste tout entier.

Et voilà comment ils entendent leur office ?

Vous prenez trop vite de l'humour, Candide, dit Pangloss.

En quoi, vous venez, à propos de Sancheusse, me parler de houille et de fourgons ?

Mais vous oubliez la raison suffisante ; et Sancheusse, lui, ne l'oublie point ; appartient-il à un si bel esprit de se mêler à semblables inutilités ?

On ne peut rien redire à cela, dit Candide.

Et il s'en fut rassuré.

Quelques jours ne s'étaient pas écoulés, que le surintendant général ayant diminué le nombre de ses surintendants puis augmenté le nombre de ses sous-intendants, Raide et Sancheusse cessèrent de gérer les affaires de l'Etat.

Candide tout affligé s'en alla revoir Pangloss.

Mon bon maître Pangloss, dit-il, quelle triste nouvelle ! nos amis Raide et Sancheusse ne gouverneront plus les affaires publiques.

Je le sais, dit Pangloss. Mais vous avez avec votre légèreté coutumière, omis d'observer un détail ; notre ami d'Acquin, hier encore sous-intendant des archibuses, devient surintendant et membre du Grand Conseil.

Cette nouvelle me réjouit, dit Candide ; mais le départ de Raide et de Sancheusse ne m'afflige pas moins.

mais leur départ n'en est pas moins une chose excellente.

Il importait que nos amis pussent donner leur mesure et montrer ce que des socialistes étaient capables d'accomplir aux affaires ; aussi M. le surintendant général les y a-t-il maintenus deux ans, et tous ont eu loisir de les y admirer.

Aujourd'hui, ils ont fait leurs preuves ; leur présence dans le Cabinet ne nous servirait plus de rien. Et, comme M. le surintendant général restreignait le nombre de ses surintendants, il a cru nous être agréables en nous renvoyant nos amis. Sans doute, a-t-il pensé, les socialistes ont donné, depuis deux ans, le meilleur d'eux-mêmes ; ils n'ont pas craint de composer avec leurs principes. Je ne puis abuser indéfiniment de leur complaisance ; nous allons donc leur restituer Sancheusse et Raide qui doivent, sans doute, leur faire défaut.

Justement que M. le surintendant général fut fort gaillard homme en agissant de la sorte. Et si nos amis Raide et Sancheusse nous reviennent après avoir été justement appréciés dans la conduite de la chose publique, je suis fondé à dire que tout est pour le mieux.

Lorsque mon majordome se comporte bien, dit Martin, je n'ai pas pour habitude de l'envoyer au service d'autrui.

Mais Candide n'entendit pas Martin et remercia son bon maître Pangloss de l'avoir encore convaincu.

Louis LEVY

(1) Fleur se dit Blume en Allemand (N.D.L.R.)